

→ émouvants, restent dans votre mémoire à jamais.

La vieillesse semble un sujet à la mode. Laure Adler vient de lui consacrer un livre, à votre tour d'écrire sur elle. Comment expliquez-vous cet engouement pour les vieux?

Il y a toujours eu des livres sur la vieillesse. Mais aujourd'hui la jeunesse est en souffrance. Il est plus difficile d'être jeune que vieux. Une fois à la retraite, nous avons de moins en moins de responsabilités et de plus en plus de temps pour rêver. Et puis on a acquis une certaine liberté. Si je veux prendre le train après-demain pour aller voir des amis en Bretagne, rien ne m'empêche plus de le faire. L'idée de ce livre est née le jour de mes 80 ans. J'entrais dans le grand âge et il fallait que je sois à l'écoute de moi-même pour l'écrire. Il y a des paradoxes que je trouve amusants, comme le fait que je ne cours plus après le temps alors que je n'en ai plus beaucoup. Pareil pour la lenteur. Toute ma vie, j'ai été vif, et maintenant je réalise que la lenteur dans les gestes, dans la réflexion est agréable.

Vous avez démissionné de l'Académie Goncourt il y a un an, cela a dû être un immense changement...

Je ne vivais pas avec le Goncourt tous les jours! J'étais surtout très occupé en juin, juillet, août. Trois mois de lectures intensives pour préparer la première sélection de septembre. Pour la première fois, en 2020, j'ai passé un été dont j'avais la gouverne totale.

Ce livre n'est pas un essai, pas un récit, pas tout à fait un roman. Comment le définiriez-vous?

Une chronique romanesque. C'était plus amusant de créer un homme qui me ressemblait beaucoup et n'était pas tout à fait moi. Par pudeur, par élégance et aussi par jeu. Un seul personnage est vrai, Nona qui a 99 ans. Elle est formidable car elle a un tempérament ouvert, curieux, elle aime faire du shopping, elle se maquille, s'habille avec soin. Tous les autres sont des assemblages d'amis.

Avez-vous déjà écrit un roman?

Un seul, à 23 ans. Et ensuite je suis entré dans la vie littéraire et me suis aperçu que je n'avais pas les qualités pour devenir un romancier. Mieux vaut être un bon journaliste qu'un mauvais romancier.

Pensez-vous qu'on a la vieillesse que l'on mérite?

Oui, un peu. C'est l'aboutissement de toute une existence, on est le vieillard de sa propre vie. Nos défauts et nos qualités se creusent, mais on demeure



Le 11 avril 1975, sur le plateau d'«Apostrophe», Bernard Pivot recevait le dissident soviétique Alexandre Soljenitsyne. Michele Bancillon/AFP



En décembre 2019, il quitte l'Académie Goncourt qu'il présidait depuis cinq ans. Benjamin Decoin/SIPA

le résultat de notre itinéraire sur la terre.

En tout cas, il y a une chose que vous avez gardée intacte, c'est le goût des mots.

Les mots nous accompagnent toute notre vie, ce sont nos serviteurs, nos esclaves, nos amis, nos égaux. On joue avec eux, on pleure avec eux, mais on ne pense pas souvent à eux. Les noms propres fichent le camp. Il est rigolo de voir des déjeuners et des dîners qui se transforment en quiz, car tout le monde a oublié les noms propres des personnes dont on parle. C'est à la fois triste et drôle.

Avez-vous renoncé à beaucoup de choses?

Pas tant que ça. J'ai renoncé à m'intéresser à la chanson moderne, à la mode, au sport cycliste à cause du dopage. Parce que ma tête est pleine, et que je ne peux pas me passionner pour tout. Je préfère me laisser de l'espace pour les livres, le cinéma, le football, la politique...

Le milieu littéraire a-t-il beaucoup changé?

Je dirais qu'il n'y a plus de querelles de chapelle et que les écrivains sont peut-être plus individualistes qu'autrefois.

Depuis quelques années vous êtes devenu un as du tweet. Toujours le goût des mots?

J'ai plus d'un million de followers et je recommande cette pratique du tweet à tous, car c'est vivifiant pour l'esprit. Il faut en 280 signes exprimer une opinion, raconter un souvenir, émettre un avis, faire un jeu de mots. C'est à la fois un exercice mental et un exercice de style.

Estelle Revaz pour sauver

● La violoncelliste sort un album alors que la pandémie fragilise le monde culturel. Elle se bat pour alerter les politiques.

JEAN-JACQUES ROTH
jean-jacques.roth
@lematindimanche.ch

On la savait battante. Carrière menée à un train d'enfer, un talent pour accrocher la lumière: Estelle Revaz, à peine passé la trentaine, a imposé sa silhouette dans le paysage musical classique avec une énergie qui n'y court pas les archets.

Mais alors qu'elle sort un nouvel album (*lire encadré*) dont l'enregistrement en pleine pandémie a requis «un combat titanesque», la violoncelliste valaisanne s'est découverte une nouvelle vocation. La voici militante, au secours des artistes indépendants qui souffrent de la situation «au-delà de ce que l'on imagine».

Comme la plupart de ses camarades, elle a vécu comme une rebuffade insupportable la fermeture des salles alors que les magasins ou les téléphériques continuaient de fonctionner. En décembre, elle avait organisé avec deux autres musiciens une série de «concerts de poche» devant des publics de 9 personnes. Le shutdown fédéral est tombé la veille du premier concert, fermant les portes d'une église dans laquelle, deux heures plus tard, on célébrait la messe pour 50 fidèles. «Et nous, 10 personnes réunies dans la basilique de Saint-Maurice qui peut en contenir 800, c'était non!»

Ce sentiment d'injustice a inspiré la création d'un collectif et la rédaction d'un manifeste qui a ensuite circulé auprès des acteurs culturels dans toute la Suisse: artistes, théâtres, orchestres, festivals. Et qui a également réuni les signatures de personnalités telles que Pascal Couchepin ou Micheline Calmy-Rey. «Nous avons adressé ce texte à tous les parlementaires afin de les sensibiliser. Chaque fois que j'ai rencontré des politiciens, je les ai convaincus avec des exemples concrets. Il y a un écart énorme entre ce que les responsables imaginent et les réalités vécues par les artistes.»



«Il y a un écart énorme entre ce que les responsables imaginent et les réalités vécues par les artistes.»

Estelle Revaz, musicienne



À ÉCOUTER
«Journey to Geneva», œuvres pour violoncelle et orchestre de Frank Martin et Xavier Dayer par l'OCG, dir. Arie van Beek, avec Estelle Revaz. Solo Musica.

se démène les artistes du désastre



Ce manifeste réclame trois choses: une reprise rapide des activités culturelles Covid-compatibles, la non-discrimination du secteur culturel par rapport à d'autres et le versement d'indemnités adaptées aux besoins des acteurs culturels indépendants. Car ceux-ci sont parmi les grands oubliés des soutiens mis en place par les autorités.

«La situation est inextricable, constate Estelle Revaz, car personne n'est responsable. On nous interdit de travailler sans mesures d'indem-

Estelle Revaz a créé un collectif culturel pour sensibiliser les politiques à la situation parfois désespérée des artistes.

Gregory Batardon

nisation réalistes. Ou alors les mesures prennent des mois à être effectives, les dossiers sont d'une complication infernale, il faut des mois pour les traiter. Le problème est qu'il n'y a pas de statut d'artiste indépendant, donc chaque cas devient particulier.» Estelle Revaz ne demande pas la lune mais veut que «tout le monde se mette à la même table sans se relancer la balle entre Cantons et Confédération, entre ministres de la culture, des finances ou de l'économie, etc.»

Grâce à cet aiguillon, les choses bougent. Des commissions parlementaires ont fait des propositions, soutenues par l'ensemble des partis qui selon Estelle Revaz travaillent bien ensemble. «Tout le monde a compris qu'il faut une solution rapide et pragmatique pour empêcher la disparition des artistes.» La musicienne l'assure, l'urgence est forte. «Après dix mois sans soutien, la situation est terrible. Les artistes ne trouvent plus le sens, ils sont souvent désespérés. Il faut le dire: il y a eu des suicides.» Alors elle court les plateaux télé et les antichambres politiques, parlant toutes les langues du combat, médiatique, politique, artistique. Elle est ainsi devenue une des porte-voix les plus écoutées des artistes qui n'entendent pas laisser le dernier mot à la résignation.

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur
en chef adjoint



Urgence

La star des ténors, Jonas Kaufmann, a récemment sonné le tocsin dans une interview retentissante: «Ce n'est pas facile d'évoquer ceci en public, mais je connais un certain nombre de suicides dans notre famille des musiciens, où ils ne voient aucun futur», a-t-il déclaré, mentionnant «l'absence de perspective, d'aide, de soutien» chez «certaines âmes vulnérables qui ne voient aucune issue...», des situations «vraiment terribles».

À la modeste échelle romande, Estelle Revaz ne dit pas autre chose (*lire ci-contre*). Très engagée dans le combat en faveur du monde culturel, elle a récolté des dizaines de témoignages d'artistes accablés, qui songent à quitter la carrière ou l'ont déjà fait. Et comme Jonas Kaufmann, elle le dit: «Oui, il y a des suicides.»

Tout indique en effet que la situation se dégrade, en particulier dans les secteurs des arts plastiques et de la musique, où la plupart des artistes sont des indépendants. Faute de statut, certains ne peuvent rien réclamer. Les autres ont rempli des formulaires d'une complication infernale, traités par des administrations de bonne volonté mais débordées et au gré de règles toujours changeantes. Souvent, ils attendent encore les aides promises. Pendant ce temps, les agendas se vident. Aucun organisateur n'est plus en mesure de s'engager. Et lorsque l'avenir se dérobe, où trouver le courage de créer?

S'ajoute à ce désastre le sentiment d'injustice attaché à la fermeture des salles, bien moins contagieuses que tant d'autres lieux où l'activité reste autorisée. Et au fait que la culture se voit considérée par les autorités comme non essentielle. Pour beaucoup, cette relégation est comme un arrêt de mort symbolique. Il faut donc saluer les artistes qui se mobilisent pour se fédérer et peser auprès des politiques. Grâce à eux, des parlementaires se sont mis en mouvement, surmontant les clivages partisans, pour demander au Conseil fédéral la mise en place d'un mécanisme d'aide rapide et non bureaucratique pour tous les oubliés de la culture. Qu'ils écoutent Estelle Revaz, ou Eric Linder (*lire en page 9*): ils comprendront à quel point le temps presse...

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Un violoncelle à la gloire de la musique suisse

Pour son 4^e album, Estelle Revaz a choisi d'associer Frank Martin et Xavier Dayer dans des œuvres pour violoncelle et orchestre de chambre. Le premier: haute figure de la musique suisse, fils de pasteur né à Genève en 1890, dont les œuvres furent très demandées après guerre par les plus grands musiciens. Le second: Valaisan né en 1972, deux ans avant la mort de Frank Martin, dont la carrière est aujourd'hui bien affirmée. L'un et l'autre partagent une conception rigoureuse, assez âpre, de leur travail. Cette approche est

sensible aussi bien chez Frank Martin, dans le «Concerto» (1965) que dans la «Ballade» (1949) pour violoncelle et orchestre qu'Estelle Revaz a choisi de juxtaposer: «La musique de Frank Martin est très touchante, très profonde. On sent le côté protestant, mais aussi le personnage espiègle dont son petit-fils m'a parlé. Il crée de manière très libre, son inspiration va du chant grégorien à Pink Floyd.»

Dans «Lignes d'Est» dont c'est la création, Xavier Dayer développe une écriture où priment les couleurs d'un or-

chestre de solistes qui nous entraîne dans différents imaginaires de l'«Est» inclus dans le titre, sur lesquels le violoncelle dépose sa voix tour à tour mélodieuse et griffue. C'est l'Orchestre de chambre de Genève et son chef Arie van Beek qui ont commandé cette pièce, où ils déploient un grand raffinement de timbres et de couleurs, et dont l'enregistrement signe l'aboutissement de la résidence musicale qu'Estelle Revaz a accompli ces trois dernières années auprès de l'ensemble.